

david graeber

# **pour une anthropologie anarchiste**

traduit de l'anglais par karine peschard

Ce dont l'anarchisme a besoin, encore plus que d'une métathéorie c'est de ce qu'on pourrait appeler une « microthéorie » : une façon d'aborder les questions concrètes et immédiates qui émergent d'un projet de transformation. Les sciences sociales traditionnelles ne nous sont d'aucune aide ici parce qu'elles considèrent généralement ce genre de question comme relevant de la sphère des politiques d'État et aucun anarchiste qui se respecte ne veut avoir à faire à cela.



**pour une  
anthropologie  
anarchiste**



david graeber

**pour une  
anthropologie  
anarchiste**

traduit de l'anglais  
par karine peschard

traduction revue et corrigée



*La collection « Instinct de liberté », dirigée par Marie-Eve Lamy et Sylvain Beaudet, propose des textes susceptibles d'approfondir la réflexion quant à l'avènement d'une société nouvelle, sensible aux principes libertaires.*

© Lux Éditeur, 2006, 2018

[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

© David Graeber, 2004

Titre original : *Fragments of an Anarchist Anthropology*

Prickly Paradigm

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2018

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-89596-272-4

ISBN (pdf) 978-2-89596-925-9

ISBN (epub) 978-2-89596-736-1

Ouvrage publié avec le concours du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition.

# Introduction

Anarchisme : Nom donné à un principe ou à une théorie de la vie et de la conduite en vertu de laquelle la société est conçue sans gouvernement. Dans une telle société, l'harmonie est obtenue, non pas par la soumission à la loi ou par l'obéissance à une autorité quelle qu'elle soit, mais par des ententes librement consenties entre les divers groupes, territoriaux et professionnels, formés librement pour assurer la production et la consommation, ainsi que pour satisfaire la variété infinie des besoins et des aspirations de tout être civilisé.

Pierre KROPOTKINE,  
*Encyclopédie Britannica*

En gros, si vous n'êtes pas un utopiste,  
vous êtes un imbécile.

Jonathan FELDMAN,  
*Indigenous Planning Times*

**C**E QUI SUIT EST UNE SÉRIE de pensées, d'ébauches de théories potentielles et de petits manifestes qui visent à donner un aperçu des grandes lignes d'une théorie radicale qui n'existe pas comme telle, mais qui pourrait un jour exister.

Comme il y a de très bonnes raisons pour lesquelles une anthropologie anarchiste devrait exister, nous pourrions commencer par nous demander

pourquoi une telle anthropologie n'existe pas ou, d'ailleurs, pourquoi il n'existe pas de sociologie anarchiste, d'économie anarchiste, de théorie littéraire anarchiste ou de science politique anarchiste.

### **Pourquoi y a-t-il si peu d'anarchistes dans les universités ?**

C'est une question pertinente parce que l'anarchisme, en tant que philosophie politique, est véritablement en plein essor. Des mouvements anarchistes ou inspirés de l'anarchisme se développent partout dans le monde. Alors qu'il étaient à la base de l'organisation dans le mouvement altermondialiste, les principes anarchistes traditionnels – autonomie, association volontaire, autogestion, entraide, démocratie directe – jouent maintenant ce rôle dans des mouvements radicaux de toutes sortes. Les révolutionnaires au Mexique, en Argentine, en Inde et ailleurs parlent de moins en moins de prendre le pouvoir, et ont commencé à formuler des idées radicalement différentes sur ce que la révolution pourrait même vouloir dire. La plupart, il est vrai, ne vont pas jusqu'à utiliser le mot « anarchiste ». Mais, comme l'a récemment souligné Barbara Epstein, l'anarchisme a déjà largement pris la place qu'occupait le marxisme dans les mouvements sociaux des années 1960 : même ceux qui ne se considèrent pas comme anarchistes sentent qu'ils doivent se définir par rapport à l'anarchisme et s'inspirent de ses idées.

Et pourtant, cela n'a eu presque aucun écho dans le milieu universitaire. La plupart des universitaires semblent n'avoir qu'une idée très vague de ce qu'est l'anarchisme ou le rejettent sur la base des stéréotypes les plus grossiers. (« Une organisation anarchiste ! Mais n'est-ce pas une contradiction ? »)



Aux États-Unis, il y a des milliers d'universitaires marxistes d'une tendance ou d'une autre, mais à peine une douzaine d'universitaires prêts à s'identifier ouvertement comme anarchistes.

Les universitaires accusent-ils simplement un retard ? C'est possible. Peut-être que d'ici quelques années, l'université sera envahie par les anarchistes. Mais permettez-moi d'en douter. Il semble en effet que le marxisme ait des affinités avec le milieu universitaire que l'anarchisme n'aura jamais. Le marxisme est, après tout, le seul grand mouvement social qui ait été inventé par un détenteur de doctorat, même s'il est devenu par la suite un mouvement destiné à rallier la classe ouvrière. Toutefois, la plupart des versions de l'histoire de l'anarchisme supposent qu'il en a été de même pour celui-ci : l'anarchisme est présenté comme l'invention de certains penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle – Proudhon, Bakounine, Kropotkine, etc. – et il aurait par la suite inspiré des organisations de la classe ouvrière, se serait retrouvé pris dans les luttes politiques, puis divisé en sectes... L'anarchisme, dans les versions courantes, est habituellement présenté comme le parent pauvre du marxisme, théoriquement un peu boiteux, mais compensant peut-être l'intelligence par la passion et la sincérité. En fait, l'analogie est, au mieux, forcée. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les « fondateurs » ne considéraient pas avoir inventé quoi que ce soit de particulièrement nouveau. Les principes de base de l'anarchisme – autogestion, association volontaire, entraide – renvoyaient à des formes du comportement humain qu'ils présumaient être aussi vieilles que l'humanité. Cela vaut également pour le rejet de l'État et de toutes les formes de violence structurelle, d'inégalité et de domination

(anarchisme signifie littéralement « sans dirigeants »), et même pour l'idée que tous ces éléments sont reliés d'une manière ou d'une autre et se renforcent mutuellement. Rien de cela n'était présenté comme une nouvelle doctrine étonnante. Et, effectivement, ce n'en était pas une : on trouve des écrits avançant des idées semblables tout au long de l'histoire, et ce, malgré le fait qu'on ait toutes les raisons de croire qu'à la plupart des époques et dans la plupart des lieux, de telles opinions étaient les moins susceptibles d'être couchées sur papier. Il s'agit donc moins d'un cadre théorique que d'une attitude, voire d'une conviction : le rejet de certaines formes de relations sociales ; la certitude que d'autres formes de relations représenteraient de bien meilleurs fondements sur lesquels construire une société saine ; la croyance qu'une telle société pourrait vraiment exister.

Même en comparant les courants historiques du marxisme à l'anarchisme, on peut voir que l'on a affaire à un projet fondamentalement différent. Les écoles marxistes ont des auteurs. Tout comme le marxisme est né de la pensée de Marx, il y a des léninistes, des maoïstes, des trotskistes, des gramsciens, des althussériens... (Remarquez comment la liste commence par des chefs d'État et se termine par des intellectuels.) Pierre Bourdieu a un jour fait remarquer que, si le milieu universitaire est un jeu dans lequel les universitaires luttent pour dominer, alors vous savez que vous avez gagné quand d'autres universitaires commencent à se demander comment faire un adjectif de votre nom. C'est, semble-t-il, pour conserver la possibilité de gagner la partie que les intellectuels s'obstinent, lorsqu'ils discutent entre eux, à employer une vision de

l'histoire reposant sur le culte des grands hommes, vision qu'ils décrieraient dans à peu près n'importe quel autre contexte. Les idées d'intellectuels, qu'il s'agisse de Foucault, de Trotski, ou d'autres, ne sont jamais traitées comme étant essentiellement le produit d'un certain milieu intellectuel, issues de conversations et de longs débats impliquant des centaines de personnes, mais toujours comme si elles étaient le fruit du génie d'un seul homme (ou, très occasionnellement, d'une femme). Ce n'est pas exactement que le courant marxiste se soit constitué en discipline universitaire, ou qu'il en soit venu à dicter comment les intellectuels radicaux, ou, de plus en plus, tous les intellectuels devraient se traiter entre eux; en fait, ces deux phénomènes se sont en quelque sorte développés en tandem. Dans le milieu universitaire, cela a eu plusieurs conséquences positives – le sentiment qu'il devait y avoir un fondement moral aux préoccupations du milieu, que celles-ci devaient avoir un rapport avec la vie des gens, avoir une pertinence sociale –, mais également plusieurs conséquences désastreuses, comme celle de transformer une grande partie du débat intellectuel en une sorte de parodie de lutte politique sectaire, chacun cherchant à réduire les arguments de l'autre à de ridicules caricatures afin de les déclarer non seulement erronés, mais néfastes et dangereux (même si le débat use généralement d'un langage si obscur que quiconque n'a pu se payer sept années d'études supérieures n'a aucun moyen de savoir qu'il y a un débat).

Prenez maintenant les différents courants de l'anarchisme. Il y a les anarcho-syndicalistes, les anarcho-communistes, les insurrectionnistes, les coopérativistes, les individualistes, les

platformistes... Aucune de ces écoles ne porte le nom d'un grand penseur ; leur nom est plutôt dérivé, invariablement, d'une pratique ou, le plus souvent, d'un principe organisationnel. (Ce n'est pas anodin si les courants marxistes qui ne portent pas le nom d'individus, comme l'autonomisme ou le communisme de conseils, sont également ceux qui sont les plus proches de l'anarchisme.) Les anarchistes aiment se distinguer par ce qu'ils font et leur façon de s'organiser pour le faire. C'est en effet là-dessus que les anarchistes ont passé le plus de temps à réfléchir et à débattre. Les anarchistes n'ont jamais eu beaucoup d'intérêt pour les grandes questions d'ordre stratégique ou philosophique qui ont historiquement préoccupé les marxistes : la paysannerie est-elle une classe potentiellement révolutionnaire ? (Les anarchistes considèrent qu'il revient aux paysans d'en décider.) Quelle est la nature de la marchandise ? Ils ont plutôt tendance à débattre entre eux de la façon véritablement démocratique d'organiser une réunion, du moment où l'organisation arrête d'être émancipatrice et commence à brimer les libertés individuelles, ou encore de l'éthique dans les pratiques d'opposition au pouvoir : qu'est-ce que l'action directe ? Est-il nécessaire (ou est-il juste) de condamner publiquement quelqu'un qui a assassiné un chef d'État ? Ou encore, un assassinat – surtout s'il prévient quelque chose de terrible, comme une guerre – peut-il être un acte moral ? Quand est-il acceptable de briser une vitrine ?

Donc, pour récapituler :

- le marxisme tend à être un discours théorique ou analytique sur une stratégie révolutionnaire ;
- l'anarchisme tend à être un discours éthique sur la pratique révolutionnaire.

Bien sûr, tout ce que j'ai dit est en quelque sorte une caricature (il y a eu des groupes anarchistes totalement sectaires, et bien des marxistes libertaires orientés vers la pratique, dont moi-même, sans doute). Et pourtant, même présentés ainsi, il semble y avoir une grande complémentarité potentielle entre le marxisme et l'anarchisme. Et il y en a une, en effet : même Michel Bakounine, malgré ses disputes interminables avec Marx sur les questions pratiques, a lui-même traduit *Le Capital* en russe. Mais cela aide aussi à comprendre pourquoi il y a si peu d'anarchistes dans les universités. Ce n'est pas seulement que l'anarchisme n'ait que faire de théories de haute voltige, c'est qu'il s'intéresse surtout aux formes de pratique. Il insiste avant tout sur le fait que les moyens doivent être en accord avec les objectifs. On ne peut obtenir la liberté par des moyens autoritaires ; en fait, on doit soi-même, autant que possible, dans ses relations avec ses amis et ses alliés, incarner la société que l'on souhaite créer. Or cela est difficilement conciliable avec le fonctionnement de l'université, peut-être la seule institution occidentale, avec l'Église catholique et la monarchie britannique, qui soit demeurée à peu près intacte depuis le Moyen Âge. On y organise des joutes intellectuelles lors de conférences dans des hôtels luxueux tout en prétendant que, d'une certaine manière, cela sert la révolution. On peut penser, à tout le moins, qu'être un professeur ouvertement anarchiste signifierait remettre en question la façon dont les universités sont gérées — ce qui ne se fait pas en exigeant la création d'un département d'études anarchistes —, ce qui, bien sûr, lui attirerait beaucoup plus d'ennuis que tout ce qu'il pourrait écrire par ailleurs.

## **Cela ne signifie pas qu'une théorie anarchiste soit impossible**

Cela ne signifie pas que les anarchistes doivent être *contre* la théorie. Après tout, l'anarchisme en soi est une idée, même si elle est très ancienne. C'est aussi un projet qui a pour but de commencer à créer les institutions d'une nouvelle société au sein de l'ancienne afin de révéler, de subvertir et de fragiliser les structures de domination, mais en procédant toujours de façon démocratique, pour démontrer que ces structures ne sont pas nécessaires. Il est évident qu'un tel projet requiert des outils d'analyse et de compréhension intellectuelles, mais il pourrait se passer de métathéorie au sens où on l'entend aujourd'hui. Il n'a certainement pas besoin d'une métathéorie anarchiste unique; cela serait complètement contradictoire. Il faudrait plutôt, selon moi, quelque chose dans l'esprit des processus anarchistes de prise de décision utilisés tant par les petits groupes d'affinité que par les gigantesques conseils de délibération réunissant des milliers de personnes. La plupart des groupes anarchistes fonctionnent à l'aide d'un processus de consensus qui a été développé, à bien des égards, en opposition directe au style autoritaire, antagonique et sectaire si populaire parmi d'autres groupes radicaux. Appliqué à la théorie, cela se traduirait par la nécessité d'une diversité de perspectives métathéoriques, unies seulement par certains engagements et entendements communs. Dans le processus de consensus, tout le monde s'entend dès le départ sur certains grands principes et sur les raisons d'être du groupe. Au-delà de ces principes, il va de soi que personne ne convertira jamais complètement une autre personne à son point de vue (et ne devrait probablement pas tenter de le faire), et que la discussion doit donc

porter sur des questions concrètes liées aux actions, et sur l'élaboration d'un plan que tous considéreront comme acceptable et qui ne violera les principes de personne. On pourrait voir un parallèle ici : une série de perspectives diverses, unies par un désir partagé de comprendre la condition humaine et de la faire avancer dans la direction d'une plus grande liberté. Plutôt que de reposer sur le besoin de prouver que les hypothèses fondamentales des autres sont erronées, cette approche cherche à faire émerger des projets spécifiques qui se renforcent mutuellement. Ce n'est pas parce que des théories sont incommensurables à certains égards qu'elles ne peuvent coexister ou même se renforcer mutuellement, pas plus que le fait que des individus aient des conceptions du monde uniques et incommensurables ne signifie qu'ils ne peuvent devenir amis ou amoureux, ou travailler à des projets communs.

Ce dont l'anarchisme a besoin, encore plus que d'une métathéorie, c'est de ce qu'on pourrait appeler une microthéorie : une façon d'aborder les questions concrètes et immédiates qui émergent d'un projet de transformation. Les sciences sociales traditionnelles ne nous sont d'aucune aide ici parce qu'elles associent généralement ces questions à la sphère des politiques d'État, et aucun anarchiste qui se respecte ne veut avoir à faire à cela.

### **Contre les politiques (un petit manifeste)**

La notion de « politiques » suppose un État ou un appareil administratif qui impose sa volonté aux autres. Les « politiques » sont la négation de la politique ; les politiques sont par définition concoctées par une élite, qui tient pour acquis qu'elle sait mieux que les autres comment leurs

affaires doivent être menées. Dans un débat sur les politiques, le mieux à faire est de limiter les conséquences négatives de celles-ci puisque le principe même va à l'encontre de l'idée selon laquelle les gens doivent se prendre en main.

La question devient donc : quelle sorte de théorie sociale aurait un intérêt pour ceux qui tentent d'aider à l'émergence d'un monde dans lequel les gens sont libres de se gouverner eux-mêmes ?

C'est là le principal objet de cet essai.

Pour commencer, je dirais qu'une telle théorie devrait être fondée sur des hypothèses de départ. Quelques-unes seulement, probablement juste deux. Premièrement, cette théorie devrait partir de l'hypothèse que, comme le dit la chanson populaire brésilienne, « un autre monde est possible » ; que des institutions comme l'État, le capitalisme, le racisme et la domination masculine ne sont pas inévitables ; qu'il serait possible de vivre dans un monde dans lequel ces choses n'existeraient pas et que nous nous en porterions tous mieux. Adopter un tel principe est presque un acte de foi, car comment pouvons-nous avoir des certitudes à ce sujet ? Il pourrait s'avérer qu'un tel monde n'est *pas* possible. Mais quelqu'un pourrait aussi arguer que c'est justement cette absence de certitude absolue qui fait de cet engagement envers l'optimisme un impératif moral : puisqu'on ne peut savoir qu'un monde radicalement meilleur est impossible, ne trahissons-nous pas tout le monde en insistant pour continuer à justifier et à reproduire le gâchis dans lequel nous sommes aujourd'hui ? Et, quand bien même nous nous tromperions, nous pourrions tout de même nous en rapprocher, de ce meilleur monde.



## **Contre l'anti-utopisme (un autre petit manifeste)**

Il faut bien sûr répondre ici à une objection inévitable : l'utopisme a mené à des horreurs sans nom alors que staliniens, maoïstes et autres idéalistes essayaient d'imposer à la société des formes impossibles, tuant au passage des millions de personnes.

Cet argument dissimule une conception erronée selon laquelle le problème ait été le fait même d'imaginer un monde meilleur. Les staliniens et leurs semblables n'ont pas tué parce qu'ils avaient de grands rêves – en fait, les staliniens étaient plutôt reconnus pour leur manque d'imagination –, mais parce qu'ils prenaient leurs rêves pour des certitudes scientifiques. Cela les a amenés à croire qu'ils avaient le droit de recourir à un appareil de violence pour imposer leurs visions. Les anarchistes ne proposent rien de tel. Ils ne présument aucun cours inéluctable de l'histoire et reconnaissent que personne ne peut promouvoir la liberté en créant de nouvelles formes de contrainte. En réalité, toutes les formes de violence systémique sont (entre autres choses) des atteintes au rôle de l'imagination comme principe politique, et le reconnaître est la seule façon de commencer à envisager l'élimination de la violence systématique.

Et on pourrait écrire des sommes entières sur les atrocités commises tout au long de l'histoire par des cyniques et autres pessimistes...

C'est là la première proposition. La deuxième, je dirais, est que toute théorie sociale anarchiste devrait rejeter la moindre trace d'avant-gardisme. Le rôle des intellectuels n'est certainement pas de

former une élite qui puisse parvenir aux analyses stratégiques justes et ensuite entraîner les masses. Mais alors quel est leur rôle ? C'est une des raisons pour lesquelles j'ai intitulé cet essai *Pour une anthropologie anarchiste*, car je pense que l'anthropologie est particulièrement bien placée pour nous venir en aide sur ce point. Et ce n'est pas seulement parce que la plupart des communautés autonomes et des économies non marchandes réellement existantes dans le monde ont été étudiées par des anthropologues plutôt que par des sociologues ou des historiens. C'est aussi parce que la pratique de l'ethnographie offre en quelque sorte un modèle (même si c'est un modèle rudimentaire et naissant) de la façon dont pourrait fonctionner une pratique intellectuelle révolutionnaire non avant-gardiste. Quand on réalise une étude ethnographique, on observe ce que les gens font, et on essaie ensuite de découvrir la logique symbolique, morale ou pragmatique implicite qui sous-tend leurs actions ; on essaie de découvrir la logique derrière les habitudes et les actions des gens, logique dont ils ne sont pas complètement conscients. C'est précisément là un des rôles évidents de l'intellectuel radical : observer ceux qui créent des alternatives viables, essayer de comprendre quelles peuvent être les implications plus larges de ce qu'ils font déjà et offrir ensuite ces idées, non pas comme des prescriptions, mais comme des contributions ou des possibilités, comme des dons. C'est plus ou moins ce que j'essayais de faire quelques paragraphes plus haut lorsque j'ai suggéré que la théorie sociale pouvait être refaçonnée en un processus de démocratie directe. Et comme cet exemple l'indique clairement, un tel projet devrait avoir deux dimensions – ou moments, si vous

préférez – en dialogue constant : l'une qui soit ethnographique, l'autre utopique.

Rien de tout cela n'a grand-chose à voir avec ce que l'anthropologie, même l'anthropologie radicale, a été au cours du dernier siècle. Il n'en reste pas moins qu'il y a depuis toujours une affinité étrange entre l'anthropologie et l'anarchisme, ce qui, en soi, est significatif.



# Table

<b>Introduction</b>	7
<b>Graves, Brown, Mauss, Sorel</b>	21
<b>Faire tomber les murs</b>	47
<b>Principes d'une science qui n'existe pas</b>	77
<b>Quelques enjeux</b>	91
<b>Conclusion</b>	111

## Dans la collection « Instinct de liberté »

- Normand Baillargeon, *L'ordre moins le pouvoir*
- Normand Baillargeon, *Les chiens ont soif*
- Normand Baillargeon, *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*
- Anselme Bellegarrigue, *Manifeste de l'anarchie*
- Noam Chomsky, *De l'espoir en l'avenir*
- Noam Chomsky, *Anarchisme et socialisme*
- Noam Chomsky, *Un monde complètement surréel*
- Noam Chomsky, *Quelle sorte de créatures sommes-nous ?*
- Voltairine de Cleyre, *D'espoir et de raison*
- Collectif, *Nous sommes ingouvernables*
- Thomas Déri et Francis Dupuis-Déri, *L'anarchie expliquée à mon père*
- Francis Dupuis-Déri, *Les black blocs*
- Coco Fusco, *Petit manuel de torture à l'usage des femmes-soldats*
- David Graeber, *Comme si nous étions déjà libres*
- John Holloway, *Changer le monde sans prendre le pouvoir*
- Mathieu Houle-Courcelles, *Sur les traces de l'anarchisme au Québec (1860-1960)*
- Pascal Lebrun, *L'économie participaliste*
- Errico Malatesta, *L'anarchie*
- Norman Nawrocki, *L'anarchiste et le diable* (récits)
- Élisée Reclus, *L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique*
- Bertrand Russell, *Le monde qui pourrait être*
- Michael Schmidt, *Cartographie de l'anarchisme révolutionnaire*
- James C. Scott, *Petit éloge de l'anarchisme*
- Simon Springer, *Pour une géographie anarchiste*
- Harsha Walia, *Démanteler les frontières*
- Howard Zinn, *La mentalité américaine*

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN JANVIER  
2018 SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE  
L'IMPRIMERIE GAUVIN POUR LE COMPTE DE  
LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR  
DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

L'infographie et la conception graphique  
de la couverture sont de Jolin MASSON

La révision du texte est de Nathalie FREITAG

Lux Éditeur  
C.P. 60191  
Montréal, QC H2J 4E1

Diffusion et distribution  
en Europe : Harmonia Mundi  
au Canada : Flammarion

Imprimé au Québec

**L'anarchisme, en tant que philosophie politique, est en plein essor. Alors qu'ils étaient à la base de l'organisation dans le mouvement altermondialiste, les principes anarchistes traditionnels – autonomie, association volontaire, autogestion, entraide, démocratie directe – jouent maintenant ce rôle dans des mouvements radicaux de toutes sortes dans le monde entier.**

**Et pourtant, cela n'a eu presque aucun écho dans le milieu universitaire. Les anarchistes interrogent souvent les anthropologues sur leurs idées quant aux diverses façons d'organiser la société sur des bases plus égalitaires, moins aliénantes. Les anthropologues, terrifiés à l'idée de se voir accusés de romantisme, n'ont pour seule réponse que leur silence. Et s'il en était autrement ?**

David Graeber est l'un des intellectuels les plus influents de sa génération dans le monde anglo-saxon. Anthropologue, militant anarchiste, auteur et conférencier, il est professeur d'anthropologie à la London School of Economics. Il est à l'origine, avec un groupe de militants new-yorkais, du mouvement Occupy Wall Street et l'auteur du bestseller international *La dette, 5 000 ans d'histoire* (Les liens qui libèrent, 2013).